ADMINISTRATION : 3, Rue de Rocroy
PARIS

TOUS LES JEUDIS

N° 70. — 11 Septembre 1913.

10c.

L'INÉDIT

MAGAZINE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS	
Seine & Seine-&-Oise. . .	6 francs par an
Province.	7 — —
Etranger	9 — —

UNE DÉLIVRANCE OPPORTUNE



... *Messieurs, si vous désirez régler vos comptes...* (Voir page 2.)



DEUXIEME PARTIE
Vingt ans avant

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRECEDENTS.

Le notaire Gasparino Cortejo, la mère Clarisse et leur fils, le comte Alfonzo, ont fait disparaître le comte Emmanuel de Rodrignanda et Mariano, alias de Sautreville. Rosita, fille du comte Emmanuel, et son fiancé, le docteur Carteret, quittent l'Espagne et se réfugient en France, vingt ans avant, Gasparino Cortejo était majordome chez le duc d'Assuna, il avait déjà pour maîtresse Clarisse, mais il avait, en outre, séduit une jeune bohémienne, Zarba. Son maître, le duc d'Assuna, s'est épris de Mlle Marthe, qui est aimée par le précepteur français, Carteret. Le duc, d'accord avec Cortejo, engage la jeune fille pour servir d'institutrice à la petite princesse Flora.

I. — LA ZINGARITA (suite.)

— Voilà la princesse Flora, dit Cortejo.Doña Princesse, saluez cette demoiselle qui est venue pour vous apprendre beaucoup de bonnes choses...

La fille du duc était une délicieuse enfant que l'on devait aimer tout de suite.

— Vous êtes sans doute une gouvernante ? demanda-t-elle avec une étonnante sagacité pour ses trois ans.

— Oui, ma chère petite doña !

— Je n'aime pas les gouvernantes !

— Taisez-vous, princesse, s'écria la bonne d'un ton menaçant.

— Et je n'aime pas non plus les bonnes, ajouta résolument la petite.

— Pourquoi ?

— Parce qu'elles ne m'aiment pas non plus.

La gouvernante s'accroupit, saisit les petites mains de l'enfant et questionna d'une voix douce :

— Ne voulez-vous pas m'aimer, doña Florita ?

— Vous ? fit l'enfant hésitante, peut-être pourrais-je vous aimer !

— Pour quelle raison ?

— Parce que vous me regardez gentiment, que vos yeux ne sont pas méchants et parce que vous m'appelez Florita ; les autres disent Flora...

— J'aimerais bien rester près de vous, Florita, reprit Marthe en attirant l'enfant tout près.

— Rester près de moi ?

— Oui, je vous aime déjà et je désirerais vous savoir toujours gentille et gaie !...

L'enfant passa ses petits bras autour du cou de la gouvernante et murmura :

— Nous rirons souvent ensemble, n'est-ce pas ?

— Oh ! souvent ! Je ris volontiers.

— Moi aussi, mais je n'ose jamais. Oui, s'il vous plaît, restez près de petite Florita ! Je dirai à papa que je vous veux,

La bonne faisait grise mine. Elle s'indignait de voir que cette étrangère avait si vite gagné la petite, mais elle n'osa pas faire d'aigres remarques.

Cortejo conduisit ensuite la gouvernante à travers les vastes appartements du palais et enfin dans celui qui lui était destiné. Il comprenait trois pièces. La jeune fille fut stupéfaite à la vue du confort de cette installation. Une duchesse eût pu habiter ces chambres-là. Elle se sentit mal à l'aise au milieu de ce luxe, mais se garda de laisser voir son impression à Gasparino.

— Eh bien, nous avons fini notre inspection, señorita ! dit le majordome. Si vous le voulez bien, nous allons prendre une décision.

— Je suis à votre disposition, répondit-elle.

Ils s'assirent dans le petit salon. La jeune fille ne se doutait pas que son appartement n'était séparé de celui du duc que par une mince cloison, et que, en ce moment même, M. d'Assuna en personne était derrière la paroi et l'observait par un judas dérobé.

— Je vous avoue, dit Cortejo, que vous m'inspirez pleine confiance. J'ai surtout été agréablement surpris de la façon dont vous avez su captiver la princesse Flora.

— La petite princesse a dû être traitée trop froidement, répliqua la gouvernante ; à mon avis il fallait la prendre par le cœur.

— Vous comprendrez cela mieux que celles qui vous ont précédée, j'en suis sûr !... Je suis prêt à vous engager, señorita. Me ferez-vous connaître auparavant votre décision ?

Elle rougit de plaisir et répondit :

— Je suis d'accord avec vous en toutes choses et je prie Dieu de m'accorder le moyen de remplacer pour cette chère petite la mère qu'elle a perdue.

Une larme monta à ses yeux. Cortejo fit semblant d'être lui-même ému et demanda :

— Quelles sont vos prétentions ?

— Je vous prie de m'accorder les mêmes honoraires qu'à celles qui occupaient avant moi cet emploi...

— Elles recevaient quatre cents douros. Cependant, je vais prendre note que l'on vous en remette cinq cents, señorita !

Elle joignit les mains de ravissement.

— Mon Dieu, tant que cela ! Oh ! señor, je pourrai maintenant songer à venir en aide à ma mère et à mes frères et sœurs.

Cortejo fit un signe affirmatif ; il venait d'apercevoir le bout d'un doigt dans la tapisserie ; il comprit ce signe et déclara :

— Je suis heureux de voir que vous songez déjà à faire, un aussi noble usage de vos honoraires. Cependant je comprends que votre changement de condition va vous obliger à plus d'une dépense imprévue et vous prie, en conséquence, d'accepter d'ores et déjà deux cents douros sur la caisse privée du duc. Vos honoraires du trimestre vous seront en outre versés d'avance.

Marthe sursauta et demeura muette d'étonnement.

— Oh ! mon Dieu ! est-ce possible, s'écria-t-elle enfin. C'est une joie que je n'ai jamais éprouvée. Señor, vous ne savez sans doute pas ce que c'est que d'être pauvre. Non seulement vous me rendez heureuse, mais vous faites encore le bonheur des miens. Je vous remercie du fond du cœur !

— Ce n'est pas à moi que vous devez de la reconnaissance ! Remerciez le duc demain, quand vous lui serez présentée. A partir de quelle date pourrez-vous entrer en fonctions, señorita ?

— Dès que vous le désirerez, señor !

— Demain, alors ! Je ferai chercher vos bagages de bonne heure.

— Une question encore, fit-elle avec embarras. Quelle sera ici ma situation... s'il vous plaît... à l'égard des domestiques ?

— Le duc est veuf et tout ici est soumis à une règle stricte et dès longtemps arrêtée. Son Excellence prend ses repas dans son appartement et vous de même. Vous êtes gouvernante, non domestique. Toute la domesticité du palais doit vous obéir.

— Je vous remercie, señor !

— Avez-vous encore quelque autre question à m'adresser ?

— Non, pas pour le moment. Si je me trouvais embarrassée en quelque chose plus tard, je m'adresserais à vous, si vous le permettez, señor ?

— Je serai toujours volontiers à votre disposition, señorita !

Elle prit congé de Cortejo et s'en alla. Le majordome voulut la reconduire jusqu'à la porte où il la salua encore en s'inclinant poliment. Elle retourna à la banque Salmonno, comme en rêve. Elle venait d'acquérir soudain une situation inespérée.

Avant d'arriver à sa chambre, elle rencontra Carteret, qui sortait par hasard de chez lui. Il resta stupéfait en la voyant si radieuse.

— Venez, je vous prie, dit-elle.

Il la suivit, étonné de cette invitation. Arrivée dans sa chambre, elle se débarrassa de la mantille qu'elle portait à la mode espagnole, poussa un profond soupir et demanda au jeune précepteur :

— Devinez d'où je viens ?

— Je ne sais, ma foi ! Du paradis, peut-être ?

— Pourquoi me dites-vous cela ?

— Parce que vous avez un air radieux.

— Oh ! je suis heureuse, bien heureuse en effet ! J'ai trouvé une place !

— Ah ! je vous en félicite.

— Devinez où ?

— Où? Il n'est pas facile de le deviner. Peut-être est-ce celle que l'on proposait hier dans les annonces du journal ?

— Oui, c'est cela justement.

— Hum ! cette annonce était-elle vraiment sérieuse ?

— Mais certainement ! Pourquoi cette méfiance de votre part ?

— Parce que je ne puis penser qu'une place offerte dans les trois plus grands journaux de la ville puisse être tellement bonne.

— Et pourtant... Si vous saviez !

— Peut-être finirai-je par l'apprendre ! fit-il, souriant de l'enthousiasme de la jeune fille.

— C'est un emploi superbe ! s'exclama-t-elle.

— Quels honoraires vous donne-t-on ? demanda froidement Carteret.

— Cinq cents douros !

— C'est en effet important. Mais la somme fait même réfléchir, tant elle est inusitée !

— Et deux cents douros en plus !

— Comment ? Est-ce possible ?

— C'est la vérité ! Eh bien, est-ce beau ? fit-elle triomphante.

Il éprouvait une grande envie de l'embrasser, tant la joie la rendait jolie. Mais il s'efforça de rester calme. Il ne voulait penser que pour elle et être prudent.

— C'est vraiment surprenant, c'est extraordinaire. Et chez qui donc cette place ?...

— Chez un duc !

— Ah ! C'est autre chose. Ce serait effectivement une chance inespérée pour vous. Qui est-ce ?

— Le duc d'Assuna.

— Mais il a son palais ici en ville ?

— Oui.

Le précepteur avait tout à coup changé de mine.

— Vous êtes allée chez lui ?

— J'en viens !

— Et vous avez causé avec le duc même ?

— Non... il est absent.

— Qui avez-vous-vu ?

— Son majordome.

— Ah ! prononça Carteret d'un ton grave.

— Qu'avez-vous? Pourquoi paraissez-vous si inquiet? questionna Marthe vivement.

— Mademoiselle, il y a des choses sur lesquelles il est préférable de se taire, et cepen-

dant il est nécessaire quelquefois d'en parler lorsque les circonstances vous y obligent.

— Mais que me racontez-vous là ?... Quelles sont vos pensées ?... Dites-les.

— Croyez-vous que je vous veuille du bien ?

— J'en suis convaincue, certes !

— Eh bien, je vais vous parler franchement. Vous n'avez jamais vu le duc ?

— Jamais.

— Pour moi, je l'ai aperçu quelquefois. C'est un homme grand et fort.

— Eh bien ?

Elle ne comprenait pas où Carteret voulait en venir ; il continua :

— Il porte une barbe blonde.

— Mais pourquoi me dire cela ! Je le verrai bien !

Le précepteur reprit imperturbablement :

— Je me trouvais récemment chez un joaillier pour une petite réparation. Je remarquai une superbe parure. Sa grande valeur avait attiré mon attention. Je demandai à qui elle appartenait.

— Elle appartenait sans doute au duc d'Assuna ?

— En effet.

— Et quel rapport cela a-t-il avec ma place ?

— Attendez ! Cela a plus de conséquences peut-être que vous ne le pensez !... Or ces pierreries étaient serties de récente date et de façon originale, si bien qu'on devait les reconnaître inévitablement. Et je les ai revues en effet !

— Où donc ?

— Dans votre chambre !

— Vous plaisantez !

— Je parle sérieusement.

— Comment ces joyaux auraient-ils pu se trouver jamais dans ma chambre ?

— Ils étaient cousus au costume du Persan que j'ai mis à la porte de chez vous il y a peu de temps !

La gouvernante tressaillit. Elle comprit le but de cette explication.

Elle murmura déconcertée :

— Vous devez vous tromper !

— Non. Le Persan était lui aussi un homme de haute taille. A un moment donné, il a levé son masque jusqu'au-dessus de la bouche et j'ai pu voir qu'il portait une barbe blonde.

Cette fois Marthe eut grand peur, car elle-même avait remarqué cette barbe et en avait senti le contact lorsque l'entreprenant Persan l'avait embrassée...

— Et vous pensez ?... balbutia-t-elle.

— Que cet insolent intrus était le duc d'Assuna.

— C'est impossible !

— Pour moi, cela ne fait point de doute.

— Mais alors, pourquoi m'engagerait-il comme gouvernante ?

— Je vous laisse le soin d'y songer. Le premier jour, on fait la connaissance d'une femme et elle vous plaît ; le deuxième jour, on réfléchit à la manière de s'y prendre pour la conquérir, il vous vient l'idée de mettre une annonce dans les journaux... on exécute cette pensée ; le troisième jour, la jeune femme lit l'annonce et y répond ; le quatrième, elle est engagée à des conditions tellement brillantes que cela devrait éveiller la méfiance, et le cinquième, elle entre en fonctions. Maintenant, pensez-vous encore que je me trompe ?

— Non. Vous avez deviné.

— Qu'allez-vous faire ? Comptez-vous accepter ?

— Oui.

— Alors, vous avez devant les yeux la marche rapide de l'aventure. Je n'ai pas le droit de vous donner un conseil, mais j'ai le devoir de vous avertir et c'est ce que je fais.

— Le duc n'est pas là. Il est parti, vous ai-je dit !

— Ah ! vraiment !...

— Il ne m'est pas possible de croire qu'un homme tel que lui confierait son enfant à une personne qu'il engagerait pour...

— Elle se tut rougissante. Au même instant, on frappa à la porte. Un domestique entra, le même qu'elle avait vu deux fois déjà. Il s'inclina devant Carteret et Marthe avec une politesse recherchée et dit :

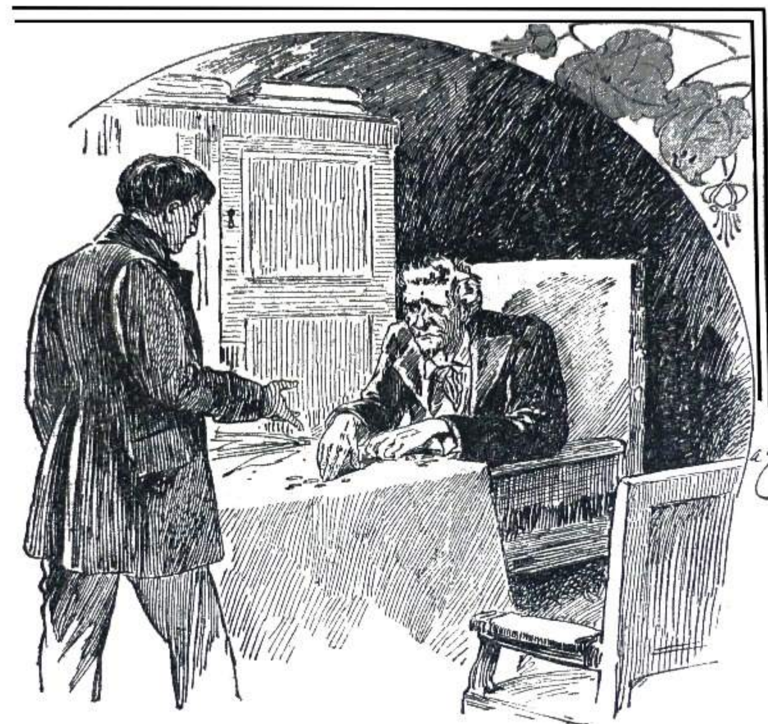
— Señorita, le señor Cortejo, le majordome du duc d'Assuna, m'envoie vous remettre cette enveloppe.

— Il remit le pli et demanda :

— Dois-je attendre la réponse ?

— Non... Merci !

— Le valet s'en alla. La gouvernante pensait que cette enveloppe contenait une communication quelconque. Quand elle l'ouvrit une liasse de billets de banque s'en échappa et lui tomba dans la main.



Le banquier chercha les plus vieilles pièces...

— Ah ! voyez comme on a des attentions pour moi ! s'écria-t-elle réjouie.

Elle compta.

— Quatre cents douros ! dit Carteret, qui avait fait le calcul en même temps qu'elle.

— Je n'en attendais que trois cent vingt-cinq, s'exclama-t-elle.

— Oui, on est plein d'égards, en effet ! On vous envoie la somme ronde, prononça le précepteur amèrement.

— Mais, monsieur Carteret, un duc ne compte pas comme..:

— Mais un majordome !...

— Alors, on me retiendra cela sur le prochain trimestre. En attendant, je suis heureuse de pouvoir envoyer une petite somme à ma mère.

Le jeune homme serra les lèvres.

— Je vous souhaite de tout mon cœur de rester heureuse. Si j'en avais le droit, je vous prierais de refuser cet argent.

— Non ; cela ne se peut pas ! Songez donc un peu à ce que l'on penserait de moi ! On m'offre une excellente place ; je l'accepte, on me paie tout de suite, et en remerciement, je retire ma parole... Non, non, c'est impossible... Vous êtes trop pessimiste ! Je ne crains rien.

— Ainsi, vous partirez demain ?

— Oui, mon ami.

— Et vous renoncerez à vos prétentions chez Salmonno ?

— Oh ! certainement !

— Cependant, vous avez encore des honoraires à recevoir du banquier ?

— Oui, cinquante douros, sans compter ce qui m'est dû pour le trimestre courant

— Voulez-vous me permettre de m'entendre avec lui en vos lieu et place ?

— Si vous le voulez bien, j'en serais heureuse, monsieur Carteret. Je n'aime pas ces sortes de pourparlers !...

— Je vais me rendre chez M. Salmonno à l'instant.

Il serra la main de la jeune fille et quitta la chambre. Dehors, il s'arrêta et posa la main sur son cœur. Il en entendait les battements.

— Elle est perdue ! Murmura-t-il. L'argent l'a éblouie. Je n'ai pas assez d'influence sur elle pour la sauver, hélas ! Quel malheur ! quel malheur !

Il descendit l'escalier et se rendit aux bureaux. Les regards sympathiques qu'on lui lança de tous côtés prouvaient combien on l'estimait. Il frappa à la porte du cabinet de M. Salmonno et dut attendre qu'on l'invitât à entrer.

— Que voulez-vous ? demanda le banquier en sursautant. J'espère que vous ne venez pas de nouveau me réclamer de l'argent ?

— Si, précisément ! répondit sèchement Carteret.

Salmonno se leva d'on bond et de frayeur, ouvrit la bouche toute grande

— Ah ! çà... avez-vous tout votre bon sens ?

— Oui... je le crois.

— Mais vous avez reçu votre argent !

— C'est vrai, don Salmonno. Aussi, ne viens-je pas en réclamer pour moi...

— Pour qui donc ?

— Quelle question ! Vous avez sans doute oublié que vous m'avez prié de dire à Mlle Marthe qu'elle devait quitter votre maison ?

— Ah ! c'est cela ! Hum ! vous ne vouliez pas vous charger de cette commission ?

— Oui, justement. J'ai été trop bon, trop complaisant, trop plein d'égards... J'ai réfléchi et me suis dit que je gagnerais votre reconnaissance si je m'exposais à votre place à la colère de votre gouvernante. Je me suis donc décidé à causer avec Mlle Marthe.

— Qu'a-t-elle dit ?

— Elle ne veut pas accepter vos conditions !

— Ah ! Mais il faut qu'elle s'en aille !

— Qui la forcera ?

— Je la chasserai de chez moi !

— Alors, elle ira à la police et se fera payer sur votre compte les vingt et une semaines qu'elle passera dans un hôtel de premier ordre.

La bouche du banquier s'ouvrit encore plus.

— Mais aura-t-elle le droit ?

— Certainement. La loi le lui permet.

— Les gens de votre pays sont bien exigeants !

— Et les Espagnols sont bien avares ! Quels sont les honoraires que Mlle Marthe touchait chez vous ?

— Deux cents douros.

— Donc, cinquante tous les trimestres !

— Oui !

— Et vous ne lui avez pas encore remis le trimestre courant ?

— Non. Il n'est pas encore échu.

— En outre, vous devez lui donner congé trois mois d'avance.

— Oui...

— Bien ; nous allons faire le compte de ce qu'elle a à réclamer si elle quitte votre maison sur-le-champ.

— Eh bien ?

— D'abord les cinquante douros auxquels elle a droit pour le trimestre courant, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Puis les cinquante douros déposés.

— Oui.

— Et les cinquante douros pour le trimestre prochain. Cela fait cent cinquante douros que vous devez !

— Le diable les lui paiera.

— Ne refusez pas, c'est inutile. De plus, vous lui devez cinq mois de pension pour son entretien, chauffage, éclairage, etc.

— Ah çà ! señor, avez-vous juré de me faire mourir de colère ?

— Non ; je veux seulement vous aider à vous débarrasser d'une pensionnaire trop coûteuse...

— Et que me conseillez-vous donc ?

— A combien taxez-vous la pension d'une femme ?

— Deux douros par semaine.

— Deux douros pour la semaine ! Si elle va s'installer à vos frais dans un hôtel, il vous faudra débourser au moins huit ou dix douros, mettons donc cinq par semaine. Pour vingt et une semaines, cela fait cent cinq douros.

— Señor, je vais vous mettre à la porte !

— Je n'y vois pas d'inconvénient, mais alors, vous ne vous débarrasserez pas de la gouvernante. Je vais aller chez elle et tâcher de la persuader de renoncer à la pension et de se contenter des honoraires.

— Cent cinquante douros ?

— Oui

— Je ne les donnerai pas.

— Bien. Vous en paierez donc cent de plus. Cela ne me regarde pas. Faites ce que vous voudrez.

Carteret fit mine de s'en retourner, alla jusqu'à la porte et l'ouvrit.

— Attendez ! cria le banquier. Revenez ! je me suis assez fâché au sujet de cette fille. Je ne veux plus en entendre parler. Croyez-vous vraiment qu'elle ne fera aucune concession ?

— Non... A sa place, je ne vous laisserais pas un douro, soyez-en sûr !

— Oui, vous êtes un homme violent et sans cœur. Je ne devrais pas vous confier l'éducation de mon fils. Montez donc et dites à Mlle Marthe qu'elle recevra ses cent cinquante douros, pourvu qu'elle renonce au reste.

— Remettez-moi cette somme.

— Non, non !... Je les lui donnerai plus tard.

— Vous avez tort ! La vue de cet argent la persuadera peut-être plus vite !

— Non. Elle le prendra et réclamera le reste ensuite.

— Dans ce cas, je ne lui donnerai pas la somme que vous me confierez.

— Me le promettez-vous ?

— Je m'en porte garant.

— Bon. Je vais vous remettre ce maudit argent... mais en traites !...

— Ne faites pas cela ! Elle n'en voudrait pas !

— Si, vous lui ferez entendre raison !

— Non. Une femme n'accepte pas de traites, elle ne saura pas se tirer d'affaire avec cela.

— Allons ! Je vous remettrai donc des billets de banque.

- Je veux de l'or ou de l'argent.

— Mais je n'en ai pas !

— Alors, rien n'est conclu. Adieu, monsieur Salmonno !

Il se dirigea vers la porte.

— Arrêtez ! Vous aurez votre argent. Vous êtes un terrible homme. C'est à ne pas tenir !

Le banquier chercha les plus vieilles pièces. Carteret prit la somme et dit ensuite :

— Une chose encore ! Il faut qu'elle signe un écrit vous dégageant l'un et l'autre. Vous voyez que je songe à vos intérêts.

— Oui, vous êtes prudent, je l'avoue. Voici du papier, rédigez cette lettre.

Il en faut deux.

— Pourquoi ?

— Une pour vous et une pour elle.

— Soit !

Carteret rédigea deux lettres réversales que Salmonno signa, puis il remonta l'escalier.

La gouvernante était en train d'écrire à sa mère.

— Eh bien, quel est le résultat de vos pourparlers ? demanda-t-elle.

— Il a été plus doux que je ne l'espérais.

Voici !

Il étala l'argent devant elle.

— Cent cinquante douros ! s'exclama-t-elle. Comment avez-vous fait pour l'amener à se séparer de cette somme ?

— Il s'est laissé duper, fit le précepteur en souriant. Veuillez signer ces deux papiers.

— Pourquoi ?

— Parce que, quand il apprendra que vous êtes entrée tout de suite dans une autre place, il est capable d'exiger, la restitution de l'argent versé. Par cette lettre, il déclare qu'il n'a plus rien à réclamer de vous.

Elle signa.

— Vous allez garder une de ces lettres et Salmonno recevra l'autre. Je dois vous avouer que je l'ai trompé. Mais envers vous, je serai franc. Voulez-vous me rendre un grand service ?

— Si cela m'est possible, je veux bien.

— Vous avez reçu tout à l'heure du duc une somme qui vous suffit momentanément.

— En effet.

— Alors, donnez-moi ces cent cinquante douros. Je vous les rendrai dès que cela me sera possible ou que vous en aurez besoin.

Marthe le considéra surprise. Il n'était pas homme à emprunter de l'argent, elle le savait.

— Monsieur Carteret, avez-vous vraiment besoin de ces cent cinquante douros ? fit-elle étonnée.

— Oui.

— Je ne vous demanderai pas pourquoi. Les voici ! Je me doute un peu pour quelle raison vous m'adressez cette prière.

— Que voulez-vous, mademoiselle Marthe, nous sommes compatriotes, nous devons-nous entr'aider.

Il s'efforça de prendre un ton léger pour prononcer ces mots, mais il n'y parvint pas. Sa voix tremblait, ses yeux étaient humides et brillants. Elle se sentit émue et lui tendit la main.

— Je sais que vos intentions sont bonnes. Je penserai toujours à vous avec respect, dit-elle.

— Vous vous souviendrez donc de moi, quelquefois ?

— Je vous le promets.

— Faisons-nous donc nos adieux !

— Déjà ! Pourquoi pas demain, quand je partirai, monsieur Carteret ?

— Je ne crois pas que je serai ici demain. Veuillez donc agréer mes meilleurs vœux de bonheur et de réussite. Que Dieu vous préserve de toute désillusion dans votre nouvelle place. Au revoir, mademoiselle !

Il saisit les mains de la jeune fille, les porta à ses lèvres et sortit précipitamment.

(A suivre.)